

Parler du travail, c'est s'exposer à l'inattendu

Yves Schwartz

<http://www.humanite.presse.fr/journal/1998-07-02/1998-07-02-419550>

AGREGÉ de philosophie, professeur à l'université de Provence, membre de l'Institut universitaire de France, Yves Schwartz, d'abord spécialisé en histoire des sciences, a orienté ses recherches sur le travail et sur les problèmes épistémologiques et éthiques posés par la connaissance des activités. Il dirige un centre d'enseignement et de recherche intitulé "Analyse pluridisciplinaire des situations de travail" (APST) qui associe de façon originale chercheurs et acteurs de la vie économique et sociale.

Dans "Reconnaitances du travail" (1), l'ouvrage collectif dont vous avez dirigé la publication aux Presses universitaires de France, vous évoquez la mise en place, en 1983, du dispositif qui a engendré la création d'APST.

A quels objectifs correspondait alors votre démarche ?

Au départ, il y avait la question de savoir ce que veut dire bien faire son métier de chercheur, quand des évolutions se produisent dans le travail et dans la vie sociale. Nous avons un triple souci : penser les changements du travail à travers les échanges entre les concepts et les expériences ; prendre comme partenaires de ce projet les protagonistes du travail dans leur plus grande diversité ; prendre comme objet cet acte problématique qui consiste à conceptualiser l'activité des autres. Tout cela, à partir d'un double malaise. D'abord, à l'égard du découpage en disciplines : sans remettre en cause la spécialisation, il y avait à il y a encore à chez nous, une insatisfaction profonde sur les formes instituées d'élaboration du savoir et le constat, à l'intérieur de chaque discipline, du manque d'inquiétudes sur la valeur des problématiques et des concepts mis en œuvre dans le champ de la recherche par rapport à ce qui est en jeu dans le champ des activités ; ce qui pose la question de savoir où est la force de rappel du réel. Ensuite, je pense qu'il n'est pas possible de formuler des diagnostics et des pronostics, de lancer des projets et des propositions sur l'activité de travail ou sur le non-travail, si l'on ne se donne pas les moyens de travailler avec tous ceux qui sont directement concernés. C'est un problème éthique, mais c'est d'abord un problème scientifique : visiblement, une articulation était à inventer entre l'expérience de travail, les formes de savoirs et de valeurs qui s'y redéployent sans cesse, et les compétences acquises par les universitaires et par les chercheurs. Avec, pour ceux-ci, l'exigence d'une double validation ; celle de leurs pairs dans une discipline et celle du tissu des relations nouées avec l'ensemble de l'univers social. Là est l'essentiel de notre histoire : l'idée que le travail requestionne tout autant ceux qui cherchent à en produire l'analyse que ses protagonistes directs identifie assez profondément les auteurs de cet ouvrage...

Qu'avez-vous appris d'essentiel au cours de ces quinze années ?

Le dispositif que nous avons élaboré s'était constitué autour de la question : comment penser les changements du travail ? Au début, nous rencontrions surtout des gens à notamment du monde ouvrier à confrontés à des transformations technologiques, ce qui nous a d'ailleurs permis de découvrir que le travail ne pouvait pas être défini par des dimensions purement extérieures : ce n'est pas parce que l'on connaît, par exemple, le fonctionnement "objectif" d'un service que l'on peut comprendre ce qui s'y passe vraiment, et c'est en ce sens que le "travail" nous paraît être bien autre chose que lui-même. Au fil des ans, la fréquentation de plus en plus courante de personnes en reconversion, de demandeurs d'emploi, nous a fait ressentir combien l'exercice de notre métier était fragilisé par le développement d'une situation minant la vie sociale et le sens même des apprentissages et des transmissions de savoirs. Je ne pense pas que quelqu'un puisse continuer à travailler, même dans des secteurs pointus, sans se demander dans quel monde son activité va prendre place. Nous avons ainsi pu mieux évaluer l'impossibilité pour quiconque de définir tout seul ce que c'est que son métier. Cette approche nous a amenés à mettre encore plus en évidence le lien entre l'activité et les valeurs qui y sont présentes.

Parler du travail, c'est s'exposer à l'inattendu

Yves Schwartz

Dans l'introduction que vous avez rédigée, vous écrivez notamment que "parler du travail, c'est s'exposer à toutes sortes de rencontres souvent inattendues". Et vous ajoutez : "C'est, par exemple être conduit à se demander comment se nouent le corps, le psychisme et les normes, comment s'articulent le privé et le public (...)" ?

Quand on se donne les moyens de mettre en mots l'activité de travail, à partir d'une démarche presque microscopique, émerge ce fait que chacun, individuellement et avec d'autres, a toujours des choix à faire et qu'il existe des débats de normes et de valeurs internes à l'activité de travail. Par des médiations proches ou lointaines, celles-ci ont à voir avec la manière dont est envisagé le "vivre ensemble" dans la société. Un exemple : à l'ANPE existent des emplois précaires, et une personne qui était dans ce cas nous a expliqué qu'on l'avait immédiatement placée à l'accueil, comme s'il s'agissait d'une tâche simple de pilotage. Même si cela n'était pas explicite, cela renvoyait, pour les autres employés, à cette question : "Est-ce que je vais aider, ou non, cette personne ?" Oui, car elle est en situation difficile et qu'il y va de l'efficacité générale ? Ou non, parce que c'est la troisième personne que je vois à ce poste et qu'en lui facilitant la tâche je vais participer de la justification de l'emploi précaire ? Voilà un choix posé à une échelle microscopique, mais qui est un choix de société et qui ne sera pas sans rapport avec ceux effectués par les uns et par les autres au niveau de l'ensemble de la vie sociale et politique. Inversement, les orientations décidées au plan général influent sur ces choix microscopiques : par exemple, si l'on favorise la précarité, même les employés de l'ANPE qui sont portés, pour toutes sortes de raisons, à comprendre les problèmes de leurs collègues précaires vont infléchir négativement cette disponibilité aux autres...

Précisément, comment les valeurs se lient-elles aux activités ?

Les valeurs sont toujours liées à l'expérience ; aucune n'est stable ou immuable, mais sans cesse retravaillée par l'expérience que chacun fait des conditions dans lesquelles il travaille. Il n'est au pouvoir de personne d'anticiper sur les valeurs présentes, absentes ou en évolution dans le monde du travail. Les situations de travail À je l'évoquais à l'instant À sont une forme très particulière de processus très généraux marqués, d'un côté, par des contraintes ou des normes liées au fonctionnement de telle organisation ou système où va se dérouler l'activité humaine, et le fait que cette activité humaine va retravailler ces contraintes, tenter de les singulariser à nouveau en fonction de ses normes et de ses valeurs propres, dans des proportions et des équilibres nouveaux qu'il n'est pas possible de prévoir. Je crois que pour proposer des hypothèses, notamment par rapport aux problèmes de l'emploi et du chômage, il faut chercher à savoir ce qui est en travail comme valeurs dans la vie quotidienne au travail, faute de quoi, les solutions avancées seront extérieures aux milieux de vie que tentent de se créer les gens. Et il faut sans cesse se remettre en position d'apprentissage des raisons pour lesquelles les gens ont reconstitué, renormalisé, recréé de nouvelles relations collectives. De même, les solutions possibles au plan politique ne peuvent être élaborées en dehors de ce qui se passe dans la vie de travail, dans la mesure où c'est là que les conflits et les crises de valeurs sont, tendanciellement, les plus riches.

Vous parlez de "travail" et d'"activité". Quelle différence établissez-vous entre ces deux notions ?

L'unicité, dans la langue française, du vocable "travail" pour couvrir des domaines d'expériences, de définitions et de valeurs mouvantes pose problème. On appelle situation de travail, stricto sensu, ce qui est activité rémunérée dans une société marchande et de droit. Mais ce cadre est loin de donner toutes les clés : on risque vite, à s'en tenir là, de penser le travail, par exemple, comme étant seulement un coût. Or, l'activité qui s'exerce dans le cadre du travail stricto sensu a ceci de caractéristique qu'elle porte les débats de valeurs que j'évoquais à l'instant. Cela ne signifie pas que la situation de travail stricto sensu soit la merveille des merveilles comme usage des capacités humaines : mais, tendanciellement, quelqu'un qui est mis hors marché risque de se trouver en dehors de ce que j'appelle le travail des valeurs. On pourrait appeler activité tout ce qui est placé entre des normes qui lui sont antécédentes À économiques, organisationnelles... À et le fait que l'activité tend toujours à donner à soi-même de nouvelles normes. Le travail est une forme

Parler du travail, c'est s'exposer à l'inattendu

Yves Schwartz

d'activité, historiquement née avec le salariat et avec le capitalisme. Il s'agit donc à la fois de traiter le travail stricto sensu à la manière d'une activité comme une autre et, en même temps, de considérer qu'il n'est pas une activité comme une autre, dans la mesure où l'échange temps contre salaire est essentiel : dans nos sociétés marchandes, la capacité de vivre avec un certain espace positif passe par les ressources, et donc par le salaire.

Vous soulignez aussi les enjeux liés à la confrontation entre valeurs marchandes et non marchandes...

Pour reprendre l'exemple de l'ANPE, il est en effet important de constater qu'il s'agit aussi d'arbitrages entre des valeurs marchandes et non marchandes. Ce qui est en débat, au plus profond de nous-mêmes, est ce que veut dire "vivre ensemble", "regarder son prochain", "vivre en commun", etc. Si l'on ignore cette réalité, on ne donne pas beaucoup de chances aux alternatives à un marché "pur et dur". Sans mesurer que celui-ci est aussi marqué, en permanence, par la présence de valeurs non marchandes. Bien sûr, celles-ci peuvent être dégradées à au point où la charge devenant épouvantable, chacun dira "chacun pour soi" et, mais le marché ne peut pas ne pas fonctionner en permanence avec seulement des dimensions non marchandes. L'efficacité même du marché suppose certaines formes de stabilisation du travail, des capacités à créer des mises en patrimoine, des synergies. Au plan politique, il me semble donc nécessaire de faire travailler cette tension, en donnant sa visibilité à ce qui est "non marchand" et qui est toujours le plus occulté. On voit bien d'ailleurs que le pôle du politique est décrédibilisé quand il apparaît comme étant trop lié et soumis au pôle économique. L'avenir du politique se joue donc, pour une part, dans sa capacité à repérer l'émergence des valeurs non marchandes dans le travail, et à donner des espaces à la possibilité de les faire travailler avec les valeurs marchandes.

Pour tenter d'appréhender à la fois les changements du travail et sa substance, sa place, son devenir dans la vie sociale, vous parlez d'une démarche "ergologique" et d'un "dispositif à trois pôles". Qu'est-ce à dire ?

Au risque d'être schématique, je dirais qu'à un premier pôle il y a les disciplines constituées et en redéfinition permanente. Comment penser le travail stricto sensu sans s'interroger sur la définition, les mécanismes, les évolutions du marché, sur la création de valeur marchande, son échange, sa mesure, bref sans convoquer l'économie ? Si le travail est toujours dramatique d'usage de soi, comment ne pas convoquer la psychologie, voire la psychanalyse ? etc. Mais comment ceux qui sont à ce premier pôle pourraient-ils avoir le privilège d'anticiper les questions pertinentes et d'y agencer chacun leur patrimoine théorique, sans un deuxième pôle, celui des forces d'appel, de rappel et de savoirs investis dans l'activité ? Quant au troisième pôle, il évoquerait l'instance d'exigence et d'humilité qui rend possible une confrontation féconde, et non manipulatrice, entre les deux premiers pôles. Ce que nous proposons, au fond, sous le vocable de démarche ergologique, c'est à la fois une réflexion épistémologique et critique sur les sciences humaines, une mise en synergie des savoirs de multiples disciplines autour de la connaissance du travail, et des protocoles de "rencontres de travail" associant, pour la formation, la recherche ou l'intervention sur des situations vivantes, tous les interlocuteurs porteurs de culture et d'inculture spécifiques sur l'univers des activités en crise. Dans la culture humaine, rien plus que ce qu'on appelle le travail ne contraint à affronter une position d'"inconfort intellectuel", à repenser sans cesse les rapports entre l'histoire et le savoir...

Entretien réalisé par JEAN-PAUL MONFERRAN